

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

054
M 543
Canadien

LE MENESTREL.

PARTIE LITTÉRAIRE.

Vol. I.

QUEBEC, 3 OCTOBRE, 1844.

No. 16.

SOMMAIRE :—LE SOMMEIL, (*Poesie*);
PEAU NEUVE, (*Suite et fin*); ACADEMIE
ROYALE DE MUSIQUE, (*Suite*.)

Poesie.

LE SOMMEIL.

Depuis que je vieillis, et qu'une femme, un ange,
Souffre sans s'émouvoir que je baise son front ;
Depuis que ces doux mots que l'amour seul échange
Ne sont qu'un jeu pour elle et pour moi qu'un affront ;

Depuis qu'avec langueur assiste à la veillée
Qu'enchanté son langage et son rire vermeil,
Et la rose de mai sur sa joue effaillée,
Je n'aime plus la vie et j'aime le sommeil.

Le conseil, le menteur, au consolant mystère,
Qui déjoue à son gré les vains succès du temps,
Et sur les cheveux blancs du vieillard solitaire
Répand l'or du jeune âge et les fleurs du printemps.

Il vient, et, bondissant, la jeunesse animée
Reprend ses jeux badins, son essor étourdi ;
Et je puise l'amour à sa coupe embaumée
Où roule en serpentant le myrte reverdi.

Comme un enchantement d'espérance et de joie,
Il vient avec sa cour et ses chœurs gracieux,
Où, sous des réseaux d'or et des voiles de soie,
S'enchaînent des esprits inconnus dans les cieus.

Soit que dans un soleil où le jour n'a point d'ombre,
Il me promène errant sur un firmament bleu,
Soit qu'il marche, suivi de sylphides sans nombre,
Qui jettent dans la nuit leurs aigrettes de feu.

L'une tombe en riant et danse dans la plaine ;
Et l'autre dans l'azur parcourt un blanc sillon ;
L'une au zéphir du soir emprunte son haleine.
A l'astre du berger l'autre vole un rayon.

C'est pour moi qu'elles vont : c'est moi seul qui les
[charme
C'est moi qui les instruis à ne rien refuser,
Je n'ai jamais payé leurs rigueurs d'une larme,
Et leur lèvres jamais ne dénie un baiser.

Ah ! s'il versait longtemps, le priame heureux de
[sanges,
Sur mes yeux éblouis ses éclairs décevants !
S'il ne s'éteignait pas, ce bonheur des mensonges,
Dans le néant des jours où souffrent les vivants !

Ou si la mort était, ce que mon cœur envie,
Quelque sommeil bien long d'un long rêve charmé,
La nuit des jours passés, le songe de la vie,
Quel bonheur de mourir pour être encore aimé !

CHARLES NODIER.

PEAU NEUVE.

VI.

(*Suite et fin.*)

Tout enfant, je vous voyais chérie, adorée,
bénie de tout ce qui vous approchait, et déjà je
me disais que vous deviez être bonne et secou-
rable, et j'espérais ma part de tout ce bonheur
qui rayonnait de vous ! Plus tard, cette affec-
tion si tendre et si cachée se changea en une
adoration plus vive, en un culte de tous les ins-
tants. Je formai des vœux dont la réalisation
était impossible. Mais, quelle que fût ma dé-
mence, elle éveilla en moi cette ambition qui
ennoblit le cœur et qui élève un homme au-
dessus de sa condition. Inaperçu de vous, je
vous adressais chaque jour un hommage trop
mystérieux pour être compris et refusé. Ces
fleurs que tous les jours on vous apportait, c'é-
tait moi qui les avais cueillis, moi qui vous les
offrais. Je parlais tout à l'heure d'ambition,

Fusqu'ou n'allait pas la mienne ! Je réalisais dans ma pensée tout ce que les féeries nous racontent de plus extraordinaire ! Des filles nobles et rayonnantes de beauté qui descendent de leur opulence pour consoler la pauvreté d'un esclave et illuminer une cabane ! Oh ! les projets extravagants ! oh ! les étranges folies ! Tandis que je rêvais ainsi, mon père mourut. De l'argent qu'il me laissa, je résolus d'acheter ma liberté. Ces deux géoliers de mon cœur, honte et pauvreté, qui m'avaient obsédé si longtemps, je les terrassai d'une main ferme, et, délivré de mes chaînes, je m'élançai à ces nobles travaux qui transforment un homme vulgaire en lui donnant une âme ! Je pensai à vous, et je devins poète ; à vous, et je devins peintre ! et l'art s'offrit partout à moi comme un moyen de mieux vous aimer ! Il y eut sur moi bien des blâmes d'abord, bien des ironies : on me taxa d'orgueil, de folie, que sais-je ! on m'appela insensé ! Que m'importait l'opinion de la foule ? Je travaillais toujours, j'espérais obstinément ; et vous le dirai-je, Pauline ? cette lutte, cet espoir de tous les instants, c'était déjà du bonheur !

La voix de Michel, devenue plus tendre à mesure qu'il parlait, avait pris à ces derniers mots une expression si émue que Pauline en fut touchée. Elle se prit à regarder sans trop d'aversion l'homme qui la suppliait ainsi, et dont tout le crime, après tout, était de l'avoir trop aimée. Michel continua :

— Un jour, j'osai écrire une lettre ; étrange audace, sans doute, mais de quel mépris on m'accabla ! ma lettre me fut renvoyée, souillée par la main des laquais ! Un fidèle ami, un paysan comme moi, qui vous avait porté le message, s'en revint honteusement insulté, frappé par vos gens ! Oh ! alors mon cœur ressentit un immense désir de vengeance ! mon amour se tut devant ma colère ! je fis vœu d'humilier qui m'humiliait. Eu ce moment où mon âme était un chaos, des tentateurs trouvèrent en moi un instrument docile à leurs desseins. Ils vinrent et me proposèrent ce honteux marché que j'ai accepté. Oh ? me pardonneriez-vous jamais, Pauline ?

Mlle de Martens ne put comprendre le sens de ces dernières paroles. Elle regardait et écoutait avec une anxiété inexprimable. Michel voulut s'approcher ; elle se recula.

— Une seule réparation est possible, dit-il d'une voix plus assurée, je vais vous l'offrir.

— Que voulez-vous dire ? lui demanda Pauline avec un regard hautain. De quelle réparation parlez-vous ? Il n'en est qu'une ; oui, vous avez raison ! Un mensonge nous a unis ; mais je sais quel moyen peut nous séparer. Adieu, monsieur !

Elle fit un pas vers la porte. Michel l'arrêta.

— Un mot, de grâce ! Ecoutez-moi ! Je ne prétends pas invoquer un titre qui n'est pas le mien. Le pacte qui me liait, je l'ai brisé. Toute vengeance est morte en mon cœur. Il n'y a plus de maître et d'époux ici ; il n'y a qu'un esclave soumis, un homme qui vous aime et qui vous respecte, et qui vous place sous la sauve-garde de sa mère, et qui n'attend rien de vous que son pardon à force de repentir. Ma mère ! ma mère !

La vieille Philippine, abîmée dans son désespoir, ne répondit pas à la voix de son fils. Mais Michel lui ayant pris les mains dans les siennes, elle leva lentement la tête et regarda à travers ses larmes.

— Ma mère ! répéta Michel, joignez vos prières aux miennes, obtenez que Mlle de Martens ne s'expose pas aux dangers d'un voyage entrepris de nuit, sous cette pluie froide. Elle veut partir ; retenez-la. Puis à Pauline :

— L'hospitalité de ma mère, la refuserez-vous ? Demain, vous serez à Lyon ; demain, votre mère vous reverra. Moi, jusqu'au jour, je veillerai ici, dans cette chambre, en priant et en pleurant. Acceptez, acceptez cette seule et dernière grâce, et puis vous détournerez la tête, et vous oublierez le pauvre paysan. Ma mère.

Ici les yeux de Michel rayonnèrent d'enthousiasme.

— Ma chère mère, je suis encore digne de vous. Conduisez Mlle de Martens dans la chambre où mon père, en m'embrassant, m'a adressé ses derniers adieux. Cet asile est sacré. Dormez, Pauline, dormez sans crainte : le souvenir de votre père vous garde, et ma mère sera près de vous.

Philippine s'approcha timidement de Pauline et lui prit la main avec un geste suppliant. L'âme de Mlle de Martens paraissait vivement combattue. Son visage exprimait tour à tour et presque à la fois le ressentiment et la compassion. Enfin ce dernier sentiment l'emporta. Elle abandonna sa main à la pauvre vieille et lui dit : Conduisez-moi.

Toutes deux montèrent l'escalier, qui com-

muniquait à la chambre supérieure. Lorsqu'elles furent à la dernière marche, Pauline se retourna et vit Michel agenouillé.

—Que les anges veillent sur vous ! dit-il en la regardant une dernière fois.

Elle essuya furtivement une larme et disparut. Presque aussitôt la porte de la cabane s'ouvrit et un homme entra. C'était Gaspard.

—Philippine ! où êtes-vous, mère Philippine ? Où est Michel ?

—Qui va là ? répondit Michel en tressaillant. Et il interrompit quelques lignes au crayon qu'il commençait à tracer sur son genou.

—C'est moi, c'est Gaspard, je vous cherchais.

—Tu viens de Lyon ?

—Oui j'ai donné le change à ceux qui vous poursuivent.

—On nous poursuit ? Qui donc ?

—Belle demande ! Le père, la mère de Pauline, et puis un certain colonel.

—Le colonel Damas !

—Damas ! C'est cela. Ils m'ont menacé. Il a fallu consentir à leur servir de guide. Mais moi, au premier chemin tournant, crac ! je les ai laissés là, en pleine nuit, au milieu des champs ; et me voilà ! J'ai voulu vous avertir. Peut-être sont-ils retournés à la ville. C'est égal : prenez vos précautions. Quittez cette cabane où vous n'êtes pas en sûreté.

—Qu'ai-je à craindre ?

—Je ne sais ; mais soyez sur vos gardes ! en venant, il m'a semblé voir rôder une ombre dans le jardin.

—Quelque espion, quelque ennemi aposté !

Michel décrocha de la muraille une paire de pistolets et se disposa à sortir.

—Que faites-vous ? lui demanda Gaspard.

—Dans le jardin, dis-tu ?

—Oui.

—C'est bien. Conduis-moi.

vii.

L'extrême agitation de Pauline ne lui permit de prendre aucun repos. Elle se rappelait les événements de cette journée, et ces souvenirs, mêlés à l'impression étrange du lieu où elle se retrouvait, troublaient son esprit et le remplissaient d'une vague épouvante. La mère Philippine observait Mlle. de Martens et n'osait lui parler. Toutes deux gardaient le silence, en écoutant et en attendant. L'obscurité de la

nuit était profonde, et l'on ne distinguait rien au dehors, si ce n'est, par moments, d'errantes clartés qui traversaient au loin la campagne. Pauline, ne pouvant maîtriser son inquiétude, résolut d'écrire immédiatement à son père. Guidée par Philippine, qui marchait devant elle une lampe à la main, elle descendit l'étroit escalier et se retrouva dans la chambre où s'était passée la précédente scène de ce drame. Michel, comme on sait, était sorti avec Gaspard.

—Il n'est plus là, ma chère demoiselle, murmura doucement Philippine. Ecrivez sur cette table. Il y a plumes et papier, tout ce qu'il faut. Dame ! mon fils Michel est si savant ! Il écrit jour et nuit. Voyez plutôt !

Disant cela, elle indiquait sur le pupitre quelques lignes tracées au crayon sur un feuillet blanc. Pauline s'approcha et lut le nom de son père ! Ce papier, c'était une lettre de larmes et de repentir que Michel adressait à M. de Martens. Pauline ne put se défendre d'un certain attendrissement à la vue de ces lignes que l'émotion la plus sincère avait dictées. Elle lut et relut plusieurs fois ces phrases inachevées qui demandaient grâce et pardon. Elle comprit pour la première fois le cœur de Michel et toute la grandeur de son amour.

—Il supplie ! dit-elle, il s'humilie ! il promet de s'éloigner. Ah ! quoi qu'il ait fait, maintenant je ne puis le haïr.

Et elle tenait le papier d'une main mal assurée ; et une larme, limpide et scintillante comme une goutte de rosée, tremblait au bord de sa paupière.

—Où est-il ? demanda-t-elle sans lever les yeux, et bien certaine que sa question irait au cœur d'une mère.

La vieille Philippine saisit la main de Pauline et la porta à ses lèvres.

—Il est sans doute à faire le guet dans les environs.

—Ainsi nous sommes seules ici ? Deux femmes isolées, sans secours ! Oh ! cette pauvre demeure ! Il semble qu'elle soit plus triste depuis quelques instants.

—Depuis que Michel est sorti, ajouta Philippine.

—Vous qui connaissez le cœur de votre fils, reprit Pauline après un moment de silence, vous qui êtes la confidente de ses pensées, dites-moi, que va-t-il faire à présent ? Il parle de s'exiler. Est-ce possible ? Ne le retiendrez-

vous pas, vous, sa mère ? Quels sont ses projets ?

— Ses projets ! répéta tristement la pauvre femme, hélas ! il n'en a plus ! Tous ses projets, il les rapportait à une seule pensée, et c'était vous !

Pauline recommença la lettre et parut concentrer toute son attention dans cette lecture. Philippine continua :

— Je l'ai bien longtemps blâmé de ce fol amour ; mais il ne m'entendait pas. Aujourd'hui il faut bien qu'il y renonce ; et sa dernière ressource sera de partir pour l'Italie, et d'aller se faire tuer au service du général Bonaparte.

Pauline tressaillit involontairement, et lui prit le bras.

— Et dire, reprit la vieille en sanglotant, qu'il aurait pu se marier depuis longtemps avec la fille la plus riche de cette province, s'il eût voulu ! Mais la tête lui tournait, pauvre enfant ! Il ne pensait qu'à vous !

— Ne pleurez pas ainsi, ma mère !

— Il est bien coupable ! mais il est si malheureux ! Je ne veux pas l'excuser. Pourtant, je l'ai toujours trouvé si bon et si loyal !

— Ne dites-vous pas, interrompit Pauline, qu'il m'a toujours aimée ?

— Oh ! répondit Philippine en joignant les mains, regardez autour de vous ! Votre image était sa pensée de tous les instants ! Ce portrait (elle alla soulever un rideau qui couvrait une toile), ce portrait est le vôtre, qu'il a fait de souvenir. Mais (elle laissa retomber le voile) il n'y faut plus penser ! Mon pauvre fils en mourra peut-être.

— Écoutez !

Un des volets de la fenêtre donnant sur le jardin venait de s'ouvrir. C'est ce bruit qui avait effrayé Pauline. Presque aussitôt une tête d'homme s'était avancée dans l'ombre. Puis le volet s'était refermé, et l'on avait frappé trois coups à la porte.

— Serait-ce mon père ? dit Pauline. — C'est quelque voisin ou Daniel peut-être ! Voyons. N'ayez pas peur, ma chère demoiselle.

La vieille Schirmer alla ouvrir, et recula toute tremblante à la vue d'un étranger. C'était le jeune marquis Edouard de Lescas. Pauline le reconnut, et comprit que cet homme était amené par quelque projet sinistre.

— C'est vous, monsieur !

— C'est moi, répondit le marquis d'une voix brève. La mère, laissez-nous.

— Ne me quittez pas, mère ! Ne me quittez pas ! dit Pauline en s'attachant vivement au bras de la vieille Schirmer.

Mais le marquis ajouta avec un ricanement sinistre :

— Allez donc, la mère ; votre fils a besoin de vous !

Philippine remarqua alors que cet homme était armé. L'absence prolongée de Michel, cette nuit sombre, l'orage qui s'approchait, tout cela remplit son cœur d'une telle épouvante qu'il lui fut impossible de rester dans cette chambre un instant de plus. Elle sortit.

— Où est Michel ? demanda Pauline avec anxiété.

— Vous voulez dire : Où est le comte Adriani Sarpi, n'est-ce pas, belle dame ? Ne craignez rien pour votre époux ; aucun danger ne le menace. Encore une fois, ne tremblez pas ainsi.

— Monsieur, je n'ai pas peur de vous, reprit Pauline d'une voix plus assurée. Je ne suis pas seule ici.

— Seule pour le moment, pardon ; très seule, je vous assure. Mais les instants sont comptés. Écoutez-moi, Pauline ! Cet homme qui vous a trompée, vous ne l'aimez pas, pour parler exactement, vous ne l'aimez plus. Vos yeux sont dessillés à présent, et vous n'êtes pas de ces jeunes héroïnes qui s'obstinent à continuer un roman dans une chaumière. Quel lieu que celui-ci ? quel asile pour vous ! Ces murs sont-ils dignes d'être glorifiés par votre beauté ? Est-ce à vous qu'il convient d'être la compagne d'un misérable paysan ? Pauline, vous avez repoussé mes vœux autrefois : accueillez-les maintenant. Cet hymen était une épreuve, que vous ne sauriez m'opposer comme un obstacle. Il n'y a de réel en tout ceci que mon amour. Un dernier mot : ma voiture attend près d'ici ; consentez à fuir. Nous partons ensemble ; et ce bonheur, cette fortune, ce luxe que vous cherchiez, cette opulence qui vous attirait, vous aurez tout, je mettrai tout à vos pieds. J'oublie vos dédains passés, vos mépris ; je ne me souviens que de votre beauté et de mon amour !

Pauline avait écouté d'abord avec stupeur. Ces derniers mots la firent rougir d'indignation. Elle se tourna vers M. de Lescas, et, le bras étendu vers la porte :

—Sortez, monsieur ! lui dit-elle en le regardant fixement.

M. de Lescas recula de surprise.

—Sortez ! répéta Pauline avec force : vous êtes ici chez mon mari ! et cette demeure, si pauvre et si humble qu'elle soit, est une retraite que je tiens pour sacrée, et où Dieu me protégera. Vous parlez de celui qui m'a trompée ! Sachez que je le préfère à vous, à vous M. de Lescas ! et que je le préférerais encore, fussiez-vous celui dont il portait le nom. Allez.

—Ainsi, reprit Lescas d'une voix étouffée par la colère, votre orgueil n'est pas terrassé par cette leçon ! Ainsi, vous affrontez cette lutte, cette vie indigente, humiliée !

—Humiliée ! non pas !

—Pensez-y, Pauline ! Il en est temps encore. Oh ! écoutez-moi !

Tout en parlant, Edouard de Lescas se rapprochait de Pauline. Il voulut lui prendre la main : elle ne put réprimer un cri d'effroi.

—Mon père ! s'écria-t-elle, pourquoi vous ai-je quitté ! Pourquoi suis-je ainsi abandonnée ? Monsieur, j'en appelle à votre honneur ! Vous ne resterez pas plus longtemps ici. Vous respecterez ma faiblesse, mon malheur, si vous voulez ! Vous sortirez tout de suite, M. de Lescas ; je vous en conjure !

Elle joignait les mains avec désespoir, et ses yeux, fixés sur les yeux impassibles de M. de Lescas, exprimaient tout à la fois la prière et l'épouvante. A cet instant la porte s'ouvrit. Le ciel envoyait un défenseur à Pauline. Michel Schirmer apparut sur le seuil au moment où Lescas, saisissant Mlle. de Martens dans ses bras, essayait de l'entraîner hors de la cabane.

—Au secours ! criait Pauline. A moi, Michel, à moi ! N'ai-je donc personne ici pour me protéger ?

Mais Lescas, opposant la force à ses cris, se dirigeait vers la porte.

Il se heurta contre Michel.

—Vous ne m'attendiez pas, dit celui-ci avec calme.

Puis, s'adressant à Pauline :

—Vous m'avez appelé, ajouta-t-il : me voilà.

Il dégagea Pauline de l'étreinte du marquis.

—Ah ! épargnez-le ! épargnez mon mari ! s'écria Pauline en voyant que M. de Lescas armait un pistolet dont il menaçait Michel.

Mais celui-ci, toujours calme et dédaigneux, défait le marquis du regard.

—Honte à vous, lui dit-il, qui n'avez de courage que pour insulter une femme sans défense ! Vous voilà devant un homme qui vous met au défi d'ajouter un mot, de faire un pas de plus ! Oh ! ne me regardez pas ainsi ! Je ne suis plus votre complice !

Il jeta une bourse d'or aux pieds de M. de Lescas :

—Reprenez votre argent, Judas ! Bien, c'est cela ! Ramassez-le ; qu'on voie un noble marquis, l'héritier de la fière maison de Lescas, se courber jusqu'à terre !

—Vous me demanderez pardon de tout ceci quelque jour, monsieur !

—Hé quoi ! interrompit Michel avec violence, encore ici ! Ne voyez-vous pas que moi aussi je suis armé ? Marquis de Lescas, va-t'en ? Je te fais grâce de la vie. Marquis de Lescas, je te tiens pour le dernier des misérables !

Un rire forcé contracta les lèvres du marquis.

—Ah ! ah ! dit-il avec un salut dérisoire, monseigneur se fâche ! Ah ! monseigneur, cette colère n'est pas de bonne compagnie. Vous dérogez, ma parole d'honneur. Allons, je sors. Adieu, comte Adriani ! jusqu'au revoir.

Cela dit, Edouard de Lescas fit une pirouette, et sortit en riant aux éclats. Pauline n'avait pas été témoin de la fin de cette scène : son effroi, à la vue du danger qui avait menacé Michel, s'était exprimé par un seul cri ; ce cri jeté, Mlle. de Martens s'était évanouie. Michel courut à elle et la releva. Son nom fut le premier mot que prononça Pauline en rouvrant les yeux. Tandis qu'il joignait les mains et les élevait au ciel en actions de grâces, des lueurs de flambeaux et des clameurs confuses s'approchaient au dehors. Bientôt la porte s'ébranla sous des secousses répétées. Une voix dominait ce tumulte : Pauline reconnut la voix de sa mère.

Que se passa-t-il alors dans cette âme ? Quel pouvoir mystérieux y fit succéder tout à coup la sympathie à la colère, l'attendrissement à l'indignation ? Tout à l'heure en voyant passer Michel sur le seuil de cette chambre, Pauline avait cru que Dieu lui envoyait son bon ange pour la sauver des insultes de M. de Lescas. Maintenant, la reconnaissance était loin ;

un autre sentiment plus vif et plus tendre l'avait déjà remplacée. Michel Schirmer, c'était encore Adriani, c'était lui avec toute sa fierté, toute sa noblesse, tout son amour. Pauline fut heureuse de retrouver Adriani dans Michel. Elle se reprit à l'aimer comme elle l'aimait hier ; et ces voix qui s'approchaient, l'arrivée de sa famille, de ses libérateurs, loin de la rassurer, firent naître dans son cœur une nouvelle épouvante. Ceux qui la cherchaient ainsi, c'étaient les ennemis, les adversaires de Michel ; ils le poursuivaient pour le prendre, pour le livrer à la vengeance de la loi. Michel arrêté, emprisonné, puni comme un coupable, comme un imposteur ! Cette pensée fit frémir Pauline ; elle se promit de défendre, de sauver Michel, et de le soustraire à la colère de ses parents, n'importe à quel prix, et dût ce dévouement attirer sur elle-même la malédiction de toute la famille de Martens.

A tous les reproches, aux menaces qui lui furent adressées par la mère et par l'oncle de Pauline, Michel Schirmer répondit par des paroles de résignation et de repentir. Il se contenta de rappeler au colonel Damas qu'il avait pu disposer de sa vie, et qu'il la lui avait laissée.

— C'est vrai, répondit le colonel un peu confus.

— Et en échange, continua Michel, vous avez promis de me rendre un service.

— Je m'en souviens, je suis à vos ordres.

— Eh bien ! colonel, on dit que vous partez, que vous rejoignez l'armée d'Italie ; faites-moi donner une giberne et un fusil ; c'est le service que j'attends de vous. Emmenez-moi au feu, placez-moi au plus fort de la mêlée, là où la France aura le plus besoin de mon dévouement. Puis se tournant vers Mme. de Martens :

— Croyez, madame, que mon cœur n'est point pervers. Non. Je ne veux pas ravir à votre fille un amour dont les droits sont plus sacrés que les miens. Adieu, vous ne me reverrez que lorsque le baptême de feu aura purifié ce cœur souillé une fois par le mensonge. Adieu, Pauline ! Vous êtes libre ; oubliez-moi.

Une vieille femme sanglotait dans un coin de la chambre : Pauline de Martens alla à elle, lui prit la main dans les siennes et l'appela *mu mère*.

— Noble cœur ! dit Michel en se jetant à genoux.

Il se leva aussitôt, serra fortement la main du colonel, et lui dit encore : Emmenez-moi !

— Vous êtes un brave jeune homme, répondit cette fois Damas avec émotion en lui rendant cordialement cette étreinte. Je vous promets des dangers et des grades.

VIII.

Nous nous retrouvons à Lyon dans la maison de M. de Martens, le riche marchand de soieries. Mais deux ans se sont passés, et, dans cet intervalle, la fortune de notre négociant a éprouvé les plus cruelles vicissitudes. Les fausses spéculations se sont succédées avec la plus alarmante vitesse ; le crédit s'est altéré peu à peu, et bientôt la banqueroute, étendant ses noires ailes, a plané comme un oiseau de proie au-dessus de ses comptoirs opulents. Aujourd'hui la faillite de la maison Martens serait ouvertement déclarée si l'unique héritier d'une noble famille, le jeune marquis de Lescas, ne fût venu généreusement en aide au chef de cette maison, et ne lui eût ouvert son portefeuille : on verra tout à l'heure à quelles conditions. Mais si tout est triste et silencieux dans la maison Martens, en revanche, au dehors, dans la ville, tout est joyeux, tout est bruyant. Hier, un corps de troupes, dirigé sur Paris, a fait son entrée triomphale dans Lyon. Les bons habitants de la seconde ville du royaume se sont mis aux fenêtres, les femmes ont battu des mains, les jeunes filles se sont vêtues de blanc et ont tressé des couronnes pour célébrer l'arrivée des vainqueurs, car ce sont des vainqueurs, des héros d'Arcole et de Lodi, des compagnons du général Bonaparte ? Les triomphateurs ont été logés avec empressement par les bourgeois ; ceux-ci se sont disputés comme une faveur le droit d'héberger jusqu'au plus mince sous-officier, jusqu'au dernier soldat. Un général de brigade, embarrassé du choix, est allé s'établir, sans façon, à l'hôtel de Martens. Personne ne s'est opposé à cette occupation toute militaire, et le digne officier a pris bravement possession de l'appartement du rez-de-chaussée. Installé là depuis hier, il dicte des ordres, expédie des dépêches, et, de temps en temps, s'interrompt pour demander des nouvelles de son beau-frère.

— Et comment s'appelle votre beau-frère, général ?

— Comment il s'appelle ? eh parbleu ! nous sommes chez lui.

—Le négociant Martens ?

—Lui-même ; madame de Martens est née Damas.

—Et arrivée chez votre sœur depuis hier, vous ne l'avez pas encore embrassée ?

—Je ne l'ai pas vue. Mais je vais lui faire parvenir ce billet.

Le général Damas sonna. Un domestique parut.

—Remettez ce billet à ma sœur, madame de Martens.

—M. le général n'a pas d'autres ordres ?

—Non : aussitôt que ma sœur pourra me recevoir, vous viendrez m'avertir. Allez.

Deux officiers entrèrent dans le salon.

—Ah ! messieurs, leur dit Damas en allant à eux, je vous remercie de votre visite. Mais pourquoi le colonel Duhaumery n'est-il pas avec vous ? Je l'attendais ce matin.

—Général, répondit un des officiers en s'approchant, il nous a laissés à quelques pas d'ici.

—Qui donc l'a retenu ?

—Moins que rien, une affiche. Il s'est arrêté pour la lire.

—Une affiche ?

—Oui, mon général ; une affiche de vente, encore ! C'est la maison où nous sommes qui est en adjudication.

Damas fit un geste d'étonnement. Puis, après une pause :

—Vous vous trompez ; cela ne peut être. Vous avez mal vu. Mon beau-frère, vendre sa maison !

—Non pas ; mais il paraît qu'on la vend pour lui.

—Qui donc ?

—Ses créanciers.

—Oh ! oh ! voilà qui est étrange ! En deux ans, une telle ruine ! Est-ce possible ? Je vais me renseigner.

Damas fit un pas pour sortir du salon. Un des officiers le retint en lui rappelant que l'ordre avait été donné aux domestiques de ne pas annoncer chez madame de Martens avant midi.

Damas regarda à sa montre : il était à peine dix heures.

—Ma sœur est assurément fort ridicule, dit-il. Je le savais. Mais, au moins, pourrai-je voir mon beau-frère ?

—On nous a dit tout à l'heure qu'il était sorti.

—Et il ne m'a rien confié, à moi ! Arrivé chez lui depuis hier, je devrais pourtant savoir

quelque chose. Vous verrez que c'est sa femme qui lui aura défendu de parler. Oh ! la bonne querelle que je vais leur faire à tous deux !

Le général fit deux ou trois tours dans le salon avec humeur, puis congédia les officiers.

—Ce diable de Duhaumery qui ne vient pas ! Où se cache-t-il ?

Tandis que Damas s'adressait cette question en rangeant quelques papiers, la porte du salon s'ouvrit brusquement et M. de Lescas parut. En apercevant Damas, le visage du nouveau venu s'assombrit :

—Vous ici, général ! demanda-t-il d'un air contraint.

—Depuis hier au soir, répondit Damas. Je suis descendu chez mon beau-frère, qui a mis à ma disposition tous ses domestiques : quant à lui, je ne l'ai pas encore vu. Ce matin, il est sorti pour affaires, dit-on ?

—Oui, pour affaires.

—Savez-vous lesquelles ? On m'a parlé d'une affiche de vente, d'expropriation forcée. Les rapports qu'on m'a faits sont-ils exacts ?

—Non pas entièrement. Je vous raconterai cela.

—Est-ce que Pauline, ma nièce, est toujours chagrine ? Le souvenir de ce Michel...

—Quel Michel ? fit M. de Lescas, d'un air étonné.

—Mais Michel Schirmer ! Vous avez été mêlé à cette aventure. Je vous croyais plus de mémoire.

—Ah ! oui, répondit le marquis, feignant de retrouver ses souvenirs. Oui, oui ! je me rappelle maintenant. Mais, mon Dieu, nous ne pensons plus à ce drôle. Il m'avait abusé, moi, tout le premier. J'ai fait ma paix avec M. de Martens. Il n'est plus question chez nous de cet homme là. Qu'est-il devenu ? Il n'a point pris de service, à l'armée. Je n'ai jamais vu son nom dans les bulletins.

—Ni moi. Peut-être a-t-il été tué.

—Il n'est pas donné à tout le monde de devenir illustre comme vous, général, ou comme le colonel Duhaumery. A propos, vous devez savoir cela, général. Qu'est-il réellement, ce Duhaumery déjà si célèbre ?

—Vous venez de le dire, c'est un colonel de l'armée française.

—J'entends bien ; mais qu'était-il auparavant ?

—Un homme, je pense, comme les autres.

—Allons ! il y a quelque mystère là-dessous !

—Quel mystère voulez-vous qu'il y ait ?

—C'est que vous autres, vainqueurs d'Italie, vous éveillez ici beaucoup de sympathies, et, il faut le dire, beaucoup de curiosité. Ce Duhaumery surtout ! Toutes nos dames de Lyon, sur la foi des gazettes, raffolent déjà du jeune colonel !

—C'est tout simple ; un compatriote.

—Il est Lyonnais ?

—Autrement l'accueillerait-on si bien ? Son entrée dans la ville a été un triomphe. Et puis, c'est un bel officier, ce qui ne gâte rien. Vous en verrez bien d'autres dans quelques semaines !

—Est-ce qu'il va se fixer ici ?

—Oui.

Damas dit ce *oui* avec l'expression du plus grand mystère.

—Une affaire d'amour ? demanda Lescas.

—Précisément.

—Bonne chance à notre officier ! mais il réussira ! Le vaillant colonel, le favori du commandant en chef peut prétendre à choisir parmi les plus hautes familles de la ville.

—Son choix est déjà fait, répondit tranquillement Damas ; et si beaucoup d'orgueil équivalant à une grosse dot, la jeune femme et sa mère sont riches, très riches ! il n'y a pas dans cette ville un parti plus opulent.

Il se fit une courte pause pendant laquelle nos deux interlocuteurs parurent s'observer mutuellement. Enfin le marquis hasarda cette interrogation.

—Et vous, général, songez-vous à vous marier ?

Moi, point, Dieu merci ! Est-ce que j'ai l'air d'un homme qu'on marie ? Ma profession est de faire des veuves, et je ne sors pas de là.

—Vous êtes cependant très mariable. Vous devez rapporter un riche butin ? Pauline, Mlle Pauline sera votre héritière.

—Et tout en parlant ainsi, M. de Lescas se frottait les mains d'un air moitié joyeux moitié inquiet.

—Du butin ? reprit le général avec insouciance. Et où l'aurais-je pris ? Pauline, mon héritière ! Je lui laisserais, pardieu, une drôle de succession. Deux malles, un portemanteau, quatre chevaux, trois épées, deux uniformes et six culottes de peau ! Jolie fortune pour une jeune femme !

Cette confiance parut faire grand plaisir au marquis.

—Comment, diantre ! fit-il en se dandinant d'une façon dégagée ; c'est là tout votre capital ? Mais, général Damas, je croyais que l'Italie était devenue un second Mexique pour vous autres militaires.

—Oui, pour quelques heureux. Le colonel Duhaumery, par exemple, a sauvé quelque chose d'assez beau. Moi je n'ai rapporté que mon grade. Aussi, Pauline aurait tort de compter sur ma succession.

—Nous vous aimons trop, dit Lescas avec un sourire de supériorité, pour penser à hériter de vous. Quant à moi, je n'ai pas besoin de fortune avec Pauline.

—Avec Pauline ? Comment donc ! interrompit le général, est-ce que vous l'épousez ?

—Je l'épouse.

—Mais Pauline est déjà mariée.

—Non pas, que je sache.

—Si fait, si fait ; et vous le savez bien. Je puis vous rappeler le nom de son mari ; c'est ce Michel Schirmer dont nous parlions tout à l'heure.

—D'accord. Mais vous ignorez, général, qu'aujourd'hui même, grâce à nos démarches, ce beau mariage va être annulé. Oui ; Pauline a entendu raison enfin.

—C'est Michel qu'elle aimait.

—Et c'est moi qu'elle épouse.

—Vous m'étonnez. Non, vous ne m'étonnez pas ; je crois tout des femmes.

—A une heure nous signons le contrat.

—A une heure ?

—M. de Martens m'attend chez le notaire. Serviteur, général, voulez-vous être un de mes témoins ?

—Non, répondit brusquement Damas ; puis aussitôt se ravisant : Si fait, ajouta-t-il, volontiers ! J'accepte. A une heure donc, j'y serai. Où se réunit-on ?

—Ici même, dans ce salon.

—Ce salon de réception : c'est juste. Je m'étais déjà habitué à me croire ici chez moi. Au revoir donc, M. de Lescas.

—A bientôt, général.

Le marquis salua et sortit. Au même moment et par la même porte Duhaumery entra. C'était un homme de stature haute et fière, au visage hâlé, au regard triste et doux, au geste noble et expressif. En arrivant, il s'était presque heurté avec M. de Lescas.

—N'est-ce pas un certain marquis de Lescas qui vient de sortir ? demanda-t-il au général.

—Oui, répondit Damas.

—Encore ce misérable ici !

—Pourquoi non ? reprit Damas ; puisque c'est lui qu'on aime et qu'on épouse.

—Ah ! c'est lui qu'on épouse ! Et à ces mots le front du colonel Duhaumery devint affreusement pâle.

—La clameur public avait donc raison, murmura-t-il lentement. Et moi qui traitais tous ces bruits de mensonges, d'impostures !

—Il faut vous consoler, mon pauvre Michel.

—Me consoler ! répéta le colonel avec un accent de tristesse profonde. Pauline était tout pour moi. Son image de m'a pas quitté durant cette longue absence. Elle remplissait mon cœur. C'était pour moi la vie, l'âme, la lumière. Je voyais tout en elle ! Pauline ! c'était tout mon passé, tout mon avenir ! Et maintenant, j'apprends que Pauline me trompe !

Alors c'est fini : le souvenir et l'espérance se sont envolés. Je suis véritablement seul, et bien à plaindre, mon cher Damas.

—Pourquoi désespérer !

—Oh ! un espoir m'est laissé ! interrompit vivement le colonel : c'est la tombe du soldat.

—Après tout, la rumeur qui l'accuse peut être fausse.

—Croyez-vous ?

—Je n'affirme rien ; mais . . .

—Qui avez-vous vu ?

—Personne que ce monsieur de tout à l'heure.

—Alors, je puis encore douter. Il y a tant de mensonges, tant de calomnies en circulation ! C'est comme la ruine de M. de Martens.

—Sa ruine ?

—Oui, j'entends dire que sa fortune est détruite, perdue, que sais-je ! Sa maison va être vendue. Eh bien ! non, je ne crois pas à tout cela ! C'est faux comme le reste. Oh ! s'il y avait un moyen de me convaincre !

—Je n'en connais qu'un.

—Lequel ? Parlez !

—Et la physionomie de Michel exprimait tout à la fois la crainte et la joie, l'espoir le plus véhément et l'anxiété la plus vive.

—Dans un instant reprit le général, ma sœur et sa fille descendront dans ce salon. Je vous présenterai à elles.

—Non, non, tenez, voyez, répondit en balbutiant Michel. Voyez comme je suis déjà mu.

—Eh ! vous maîtriserez votre émotion. Que craignez-vous ? votre uniforme, vos moustaches, votre teint hâlé, le nom d'emprunt que vous portez, cette longue absence, tout vous rend méconnaissable. Tout contribuera à éloigner les soupçons. Et puis vous resterez un peu à l'écart. Qui sait ? Peut-être assisterez-vous à la justification de Pauline.

—Que dites-vous, Damas ? Oh s'il était vrai ! Mais ne me parlez pas d'espoir. Me m'en parlez pas ! Au lieu de se justifier, si Pauline . . .

—Eh bien ! camarade, en ce cas, je le répète : il faudra vous consoler. Il y a une autre maîtresse qui a des droits sur vous. Cette maîtresse-là s'appelle l'armée d'Italie, et . . .

Michel interrompit Damas.

—Dans un instant, lui dit-il, Pauline et sa mère vont venir dans ce salon ?

—Oui.

—La revoir ! Je pourrais la revoir !

—Rien de plus facile. Et tenez ; précisément je crois qu'on approche.

En effet, deux personnes se dirigeaient du jardin vers la porte du salon. C'étaient M. de Martens et Pauline. Michel eut peine à réprimer les battements de son cœur. Le général poussa Michel dans un appartement voisin, et lui recommanda de rester invisible et muet jusqu'à nouvel ordre. Mais voyant que le pauvre colonel hésitait et tremblait comme un enfant.

—Allons, lui dit-il de sa voix la plus cordialement bourrue, vous me ferez quelque gaucherie. Et, de peur d'accident, je ne vous quitte pas. Entrez là : je vous suis.

Le général Damas et le colonel Schirmer se renfermèrent dans la chambre voisine. Presque aussitôt la porte opposée s'ouvrit, et M. de Martens parut donnant le bras à Pauline. Le digne commerçant avait témoigné le désir d'avoir avec sa fille un dernier entretien avant l'heure de la signature du contrat.

IX.

M. de Martens, pour sauver son honneur de trafiquant, avait fait, jusqu'à ce moment, assez bon marché de ses affections de père. Toutefois, le jour venu de consommer le sacrifice, il ne pouvait se défendre de quelques remords en songeant quelle fille il allait perdre et quel gendre il allait gagner. M. de Lescas, car c'était bien lui, avait poursuivi deux ans avec acharnement l'alliance qui allait enfin se conclure aujourd'hui pardevant notaire. Pauline de Mar-

tens avait allumé au cœur de cet homme un amour étrange, et maintenant cet amour, si longtemps dédaigné, prenait tous le dehors d'une vengeance satisfaite. Si peu soucieux que M. de M. Martens se fût montré jusqu'alors du bonheur de sa fille unique, il se sentit pénétré d'un douloureux regret à la vue de la pâleur de Pauline. Il se repentit d'avoir cédé aux calculs de la peur, de n'avoir pas assez combattu les lâches suggestions de l'intérêt.

—Qu'importait ma ruine ! qu'importait la banqueroute ! Il fallait, avant tout, ne pas tuer le cœur de ma fille.

C'est sous l'influence de ces pensées que M. de Martens entra dans le salon. La conversation fut longue. M. de Martens exprima ses craintes à Pauline, qui l'en remercia. Supplée par son père de repousser la main de M. de Lescas, elle comprit le véritable motif de cette prière, et persista généreusement dans son sacrifice.

—Non, mon père, dit-elle. Si un autre moyen de vous sauver m'eût été offert, je l'aurais accepté sans doute, mais celui-ci est le seul, croyez-le bien. J'épouserai donc M. de Lescas ; c'est une résolution qui m'a coûté, mais que j'ai prise. Ne me détournez pas. J'ai besoin de tout mon courage. Priez Dieu qu'il m'en donne ! Mon père, je vous demande votre bénédiction.

M. de Martens, désespérant de vaincre la résolution de sa fille, essaya au moins de la rassurer sur l'avenir qui l'attendait. Il lui offrit des consolations anticipées à propos de ce mariage qu'elle s'infligeait avec un dévouement si filial. Il tâcha de lui embellir la perspective de l'hymen, perspective ordinairement si riante, aujourd'hui si sombre. Mais quand il vint à risquer l'éloge du caractère de M. de Lescas, la physionomie de Pauline changea tout à coup. De triste et résignée qu'elle était d'abord, elle devint froide et contrainte. Puis, comme M. de Martens continuait à faire l'apologie du jeune marquis et admettait la possibilité prochaine d'un attachement réciproque, d'une affection partagée, Pauline l'arrêta du geste, et lui dit d'une voix ferme et respectueuse :

—Mon père, ne me parlez pas de l'amour de M. Edouard de Lescas : l'amour de cet homme, c'est la haine ; son espoir, c'est la vengeance ; sa joie, c'est notre honte ?

—Mais s'il en est ainsi, dit vivement M. de

Martens, rien n'est terminé, je te l'ai dit, nous annulerons le contrat.

—Et moi, reprit doucement Pauline, je vous ai dit, mon père, que je consentais à ce mariage, que j'étais calme et décidée. Profitez donc des moments : demain peut-être il serait trop tard.

Le brave Martens ouvrait la bouche pour répéter quelque formule rebattue de consolation banale, lorsque Mme. de Martens, M. de Lescas, M. Vilmot et un notaire parurent presque à la fois à la porte du salon. Le moment du sacrifice était arrivé.

—Voici ma fille et mon mari, dit avec éclat Mme. de Martens en s'adressant aux personnes qui l'accompagnaient ; entrez, M. le marquis ! M. de Martens avez-vous vu mon frère Damas ?

—Pas encore, répondit Martens. Peut-être est-il sorti. Nous l'attendrons.

—Jusqu'à une heure. Passé une heure nous signons le contrat, et tant pis pour les absents !

—Ma fille, ajouta Mme. de Martens, avez-vous fait vos réflexions ?

—Oui, ma mère.

—Et quel en est le résultat ?

—J'obéirai.

—A la bonne heure. J'aime cette docilité. C'est du bon sens, c'est de la sagesse. Une jeune personne bien élevée devrait toujours se faire ces deux questions avant de prendre un mari ; Premièrement, sa naissance est-elle honorable ; secondement, a-t-il du bien ? Tout le reste doit être laissé à la sollicitude des parents.

Tandis que Mme. de Martens se livrait complaisamment à ces réflexions, M. de Lescas s'était approché de Pauline.

—Mademoiselle, lui dit-il, enfin je touche à l'accomplissement de tous mes vœux : vous consentez à être ma femme.

—Monsieur, murmura Pauline.

—Achevez, reprit le marquis. Dites que le passé est oublié, que votre cœur ne garde plus de ressentiment, que mon amour seul vous touche, et que c'est de votre plein gré.

—Monsieur, répondit Pauline avec dignité, je ne puis vous dire cela. Mes parents ont disposé de ma main en votre faveur. Que ce sacrifice vous suffise.

—Sacrifice, répéta le marquis ; voilà un mot bien dur.

Il y eut un moment de silence pendant lequel Pauline s'assura que son père ni sa mère ne pouvaient l'entendre. Ils causaient avec le notaire. Elle s'approcha alors de M. de Lescas, et lui dit :

— Monsieur ! de grâce ! soyez juste, soyez généreux, choisissez un noble triomphe, une noble vengeance ; sauvez le père et épargnez la fille !

Un éclair passa dans les yeux du marquis.

— Ah ! l'orgueilleuse qui nous supplie, dit-il en se détournant. Puis avec l'accent de la plus exquise courtoisie :

— Que me demandez-vous ? dit-il à Pauline. Renoncer à l'espoir de toute ma vie ! Est-ce là une prière à m'adresser ? Tout, excepté ce sacrifice, qui est impossible. Vous me verrez soumis à toutes vos volontés, à vos moindres désirs ? Mais exiger que je refuse le bonheur qui m'est offert ! Avez-vous pu penser que je consentirais ?

— Je suis venu, continua froidement M. de Lescas, pour signer un contrat. Choisissez donc, mademoiselle, ou de m'accorder votre main, ou de consommer la ruine de votre père.

— Tout est fini, dit alors Pauline ; je suis à vous, monsieur.

La pendule sonna une heure. Le notaire s'avança et demanda où étaient les témoins.

— Voici l'un d'eux, répondit Lescas en désignant M. Vilnot.

— Et voilà l'autre ! dit le général Damas en sortant tout à coup de sa cachette.

Ce ne fut qu'un cri de surprise dans tout le salon à l'aspect inattendu du général. Sa sœur, son beau-frère et sa nièce l'embrassèrent à la fois.

— Bien ! bien ! s'écria Damas. Mais vous m'étouffez ! Ma chère sœur surtout. Il paraît que l'uniforme lui agréait. Eh bien, tant mieux, morbleu ! car j'ai un camarade à lui présenter.

— Un officier ? demanda Mme de Martens.

— Mieux que ça ! un héros : le brave colonel Duhaumery. Et se retournant vers la porte de l'appartement qu'il venait de quitter :

— Entrez donc, colonel.

Michel Schirmer parut, fit quelques pas dans le salon, et salua profondément. Si l'arrivée du général avait produit tout à l'heure une vive sensation, l'entrée du colonel en produisit une plus grande encore. Chacun avait entendu vanter la personne et les exploits du colonel Duhaumery. Ce fut donc en balbutiant de joie

que Mme de Martens s'approcha du nouveau venu, pour lui exprimer, en termes admiratifs, le désir qu'elle avait de le voir signer au contrat de mariage de sa fille. A ce mot de contrat, le colonel tressaillit visiblement.

— Soyez forte et courageuse, dit tout bas Damas à Pauline ; je ne vous abandonnerai pas, petite nièce.

Pauline le prit à part :

— Ayez pitié de moi, lui dit-elle, mon bon oncle : venez à mon secours.

— Volontiers, si je le puis ; n'êtes-vous pas heureuse ?

— Heuseuse ! répéta Pauline.

Hé mais, comme vous voilà pâle ! Cependant vous allez épouser un riche gentilhomme. Est-ce quelque souvenir importun qui vous chagrine ? Penseriez-vous encore....

— Ah ! non, non, interrompit Pauline, je ne pense plus à lui.

— Vous savez de qui je parle ?

— Je le sais.

— Confiez-vous à moi, poursuivit Damas ; est-ce qu'on vous force pour ce mariage ?

— Non.

— Vous agissez de votre plein gré ?

— Oui ; mais.

— Vite, expliquez-vous.

— Peut-être pouvez-vous me sauver. Vous êtes notre parent, notre ami. Il y va pour mon père d'une banqueroute, si aujourd'hui je n'épouse M. de Lescas.

— Pauvre enfant ! dit le général en serrant affectueusement les mains de sa nièce, je m'en doutais. Les femmes ne sont pas si mauvaises, après tout ?

— Pouvez-vous me sauver ? demanda Pauline.

— De tout mon cœur, je le voudrais ; mais je suis pauvre.

— Hélas ?

— Il faut vous sacrifier, mon enfant !

— Adieu donc.

Et Pauline voulut s'éloigner. Damas la retint par un mouvement amical. Comme il lui tenait les mains, une larme, qu'elle ne put essuyer, tomba sur la main du général.

— A qui dites-vous adieu ? lui demanda-t-il.

— Puis, après un silence ;

— Ecoutez, Pauline, vous voyez mon ami (il désignait le colonel), il connaît particulièrement Michel Schirmer. (Pauline tressaillit.) Ils se

sont vus sur le champ de bataille, ils ont dormi sous la même tente. N'avez-vous pas quelque chose à faire dire à l'absent, ne fût-ce qu'un mot, pour adoucir l'amertume de son exil ? Parlez, Pauline, ne lui enverrez-vous pas un mot de souvenir et d'adieu ?

Pauline regarda le général, puis ses yeux se tournèrent vers Michel ; elle fit un pas vers ce dernier en chancelant. Cette émotion échappa aux regards de M. et de madame de Martens, fort occupés en ce moment à causer avec le marquis et le notaire. De son côté, Michel, en voyant s'approcher Pauline, se sentit trembler comme la feuille. Il se détourna pour cacher sa pâleur. Ce mouvement fut remarqué de Pauline qui crut y voir un indice de sévérité.

Monsieur, dit-elle timidement. Monsieur, je vous en supplie ?

L'accent de cette voix alla jusqu'au cœur de Michel.

— Monsieur, continua Pauline, est-il vrai que vous ayez connu, que vous soyez l'ami de Michel Schirmer ?

— Oui, mademoiselle, répondit le colonel.

— Alors vous le verrez, et vous lui répéterez mot pour mot...

— Ce sera donc un échange, mademoiselle, car lui aussi m'a chargé de vous parler en son nom.

— Lui !

— Vous avez, dit-il, le droit de choisir un époux qui soit digne de vous. Quand à lui, son sort est désormais fixé. Il ne lui échappera pas une plainte, pas un murmure.

— Il m'a accusée souvent, n'est-ce pas, dit Pauline après un silence ? Oh ! dites-lui que pendant ces deux années, je n'ai pas eu une pensée, une seule, qui ne fût à lui ! Que tandis qu'il fuyait, qu'il souffrait loin de moi, j'offrais à Dieu la prière de la veuve. Dites-lui que je l'ai pleuré, que je l'aime encore.

— Vous l'aimez encore ! et vous alliez le trahir pourtant.

— Monsieur, interrompit Pauline) et elle s'approcha davantage, et son regard désigna M. de Martens, toujours occupé à relire les clauses du contrat) ; monsieur, regardez ce vieillard, c'est mon père. Il était sur le bord d'un abîme : il a appelé son enfant pour le sauver. Pouvais-je refuser, dites, monsieur ? Et maintenant retirerai-je ma main pour le voir périr ?

La joie que entraînait au cœur de Michel était si immense, si inattendue, qu'il eût besoin de toute

sa force pour la soutenir.

— Ainsi, dit-il d'une voix mal assurée, c'est malgré votre cœur que votre main va se donner ? Ces apprêts, ce contrat...

— Ce contrat, monsieur, je vais le signer.

En ce moment, Pauline fut appelée par sa mère. Ses derniers adieux étaient faits ; elle essuya une dernière larme et s'éloigna de Michel. Sur la table où devait être signé le contrat, M. de Lescas avait jeté superbement un portefeuille.

— Ceci vous appartient, beau père, aussitôt que mademoiselle aura signé, dit-il à M. de Martens.

Le vieillard essaya de sourire. Madame de Martens regarda impérieusement sa fille. Le notaire présenta la plume au futur, qui signa. M. de Lescas passa la plume à Pauline. En ce moment, Damas et Michel échangèrent un rapide coup d'œil. Tout fut décidé alors. Michel s'approcha de la table, s'empara du contrat que Pauline allait signer et le déchira. A cette action inouïe, les assistants se regardèrent. M. de Lescas fit un bond de fureur.

— Etes-vous fou, colonel ? s'écria-t-il. Que signifie cette insulte ? Pourquoi déchirez-vous ce contrat ?

— Parce que j'en ai le droit, répondit Michel avec calme.

— Le droit ! des droits sur Pauline ! répéta M. de Martens.

— Oui, monsieur, et en voici la preuve.

Michel montra Pauline qui venait de s'évanouir dans ses bras.

— Maintenant, me croyez-vous, messieurs ? Ah ! silence au père qui vend sa fille, et à l'usurier qui l'achète ! Monsieur de Martens, ma fortune est à vous. Ne rougissez pas de l'accepter.

— Cette voix ! murmura Pauline en se ranimant. Ah ! c'est toi ?

— Oui, répondit Michel avec tendresse. Puis, s'adressant à tout le monde : Je suis, ajouta-t-il, non pas le colonel Duhaumery, mais Michel Schirmer, le fils du jardinier. Lève les yeux, Pauline, et vois s'il y a encore quelque tache sur mon front ! Oh ! tu m'avais pardonné, et, dès ce moment, je pouvais marcher tête haute ! Mon père, mon ami, (regardant tour à tour M. de Martens et le général Damas), ma Pauline ! oh ! comme j'appelais ce moment de tous mes vœux ! Oh ! que de fois, dans la mêlée, tandis que la mort m'entourait de tous côtés, que de

fois j'ai fermé les yeux en pensant à vous tous ! Une voix me parlait alors ; une voix bien chère ! et je sentais ton cœur battre ainsi contre le mien.

M. de Lescas sourit amèrement.

— Ah ! c'est ainsi qu'on triomphe ! c'est ainsi qu'on me prend pour une dupe.

Damas prit le portefeuille qui était sur la table et le présenta à M. de Lescas, qui le mit sous son bras et sortit violemment.

— Monsieur, dit alors Damas en s'approchant de Vilmot, votre ami sort bien exalté. Il y aurait du danger à le laisser seul. Courez donc après lui.

— Vous êtes d'excellent conseil, général, répondit Vilmot, et, s'exécutant aussitôt de bonne grâce, il alla rejoindre le marquis.

Dans toute cette famille ainsi sauvée par l'arrivée de Michel, il n'y avait qu'une personne assez stupéfaite pour ne rien comprendre à ce qui venait de se passer.

— Ah ça ! dit enfin madame de Martens recouvrant heureusement l'usage de la parole, qui donc alors est le colonel Duhaumery ?

— Vous le voyez, ma sœur, dit Damas.

— Je ne suis plus Duhaumery, répéta gravement Michel. Je ne voulais pas porter le nom de mon père, tant que ce nom respecté pouvait être terni par le soupçon. Maintenant je le reprends pour te le donner, Pauline.

— Nous acceptons ! s'écria madame de Martens. Un colonel de l'armée française, et un héros, c'est quelque chose.

— N'est-ce pas ? dit Damas en se frottant les mains.

— C'est presque un gentilhomme !

— Vous vous trompez, ma sœur : c'est beaucoup mieux.

CORDELIER-DELANOUE.

ACADEMIE ROYALE DE MUSIQUE.

PREMIERE EPOQUE.

Mazarin appelle en France des chanteurs Italiens. — *La Finta Pazza* représentée à Paris en 1645. — *Orfeo* mis en scène en 1647, succès merveilleux. — Premier feuilleton écrit à Paris sur le drame lyrique.

II.

(Suite.)

Telle était la situation de l'opéra en Italie, lorsque le cardinal Mazarin fit représenter la

Finta Pazza, joyuseté musicale de Strozzi, au Petit-Bourbon, devant le roi et la reine. En 1647, deux ans plus tard, une autre troupe italienne, appelée par le cardinal et beaucoup mieux composée, débûta par un autre opéra dont le titre n'a pas été conservé par les historiens, et lui fit succéder bientôt *Orfeo et Euridice*. Succès d'enthousiasme et de fanatisme que je décrirais d'une manière trop imparfaite. J'aime mieux emprunter quelques pages au premier feuilleton écrit sur l'opéra, dans les journaux français. *Orfeo* avait à peine fait son explosion foudroyante qu'un journaliste parisien la transcrivait pour la transmettre aux siècles à venir.

Paris, le 8 mai, 1647.

La représentation naguère faite devant leurs majestés, dans le Palais-Poyal, de la tragi-comédie d'*Orphée*, en musique et vers italiens, avec les merveilleux changements de théâtre, les machines et autres inventions jusqu'à présent inconnus en France.

Je fais grâce à mes lecteurs du préluce emphatique du rédacteur, et je passe à l'analyse de la pièce.

« C'étaient les aventures d'*Orphée*, enrichies, outre ce qu'en disent les poètes anciens, d'entrées magnifiques et d'une continue musique d'instruments et de voix ; où tous les personnages chantaient avec un perpétuel ravissement des auditeurs, ne sachant lequel admirer le plus, ou la beauté des inventions, ou la grâce et la voix harmonieuse de ceux qui les récitaient, ou la magnificence de leurs habits ; car, pour la variété des scènes, les divers ornemens du théâtre et la nouveauté des machines, ils passaient toute admiration.

« L'action fut ouverte par deux gros d'infanterie, armés de pied en cap ; lesquels, ayant assez combattu pour montrer, qu'ils n'étaient pas d'accord, mais non aussi jusqu'à ennuyer la compagnie par leur chamaillis et le cliquetis de leurs armes, représentaient deux partis, dont l'un assiégeait et l'autre défendait une place, enfin prise par les Français. La Victoire, s'inclinant à son ordinaire du côté de la France, descendit du ciel et parut en l'air. Nul des spectateurs ne pouvait comprendre comment elle et son char triomphant y demeuraient assez long-temps suspendus, pour réciter les airs mélodieux qu'elle chanta en l'honneur des armes du roi et de la sage conduite de la reine : ce qui servit de prologue à cette pièce. »

Notre *Orphée*, mis en musique par Gluck, ne peut donner une idée de cet ancien livret, qui commence aux premières amours d'Orphée et d'Eurydice et finit après la mort du chanteur de la Thrace et son apotheose. Ces amours, protégées par Junon et contrariées par Vénus : la rivalité d'Aristée, la fuite d'Eurydice, qu'un satyre veut enlever ; la morsure du serpent, Vénus déguisée en vieille pour jouer auprès d'Eurydice le rôle d'une matrone ; les noces d'Orphée et d'Eurydice ; Mœnus qui préside au repas et tient des propos médisants et fort lestes sur le mariage des laides, qui donne peu de contentement, et le mariage des belles, qui présente beaucoup de dangers ; la danse des amours et des hyménées, des nymphes et des satyres, des bergers et des bergères ; Apollon descendant sur son char qui parcourt les douze signes du zodiaque ; Endymion arrivant à pied au festin : tout cela se trouve dans le premier acte. Voici les réflexions du journaliste au sujet de la musique de cette partie de l'opéra :

« Ces airs étant si mélodieusement chantés, qu'encore que les beaux vers italiens, desquels toute la pièce était composée, fussent continuellement chantés, la musique en était si fort diversifiée, et ravissait si fort les oreilles, que sa variété donnait autant de divers transports aux esprits qu'il se trouvait de matières différentes. Tant s'en faut que cette conformité de chants, qui lasse les esprits, se rencontrât en aucun des chefs-d'œuvre de cet excellent art de musique. Aussi, l'artifice en était si admirable et si peu imitable par aucun autre que celui qui en est l'auteur, que le son se trouvait toujours accordant avec son sujet, soit qu'il fût plaintif ou joyeux, ou qu'il exprimât quelque autre passion, de sorte que ce n'a pas été la moindre merveille de cette action, que tout y étant récité en chantant, qui est le signe ordinaire de l'allégresse, la musique y était si bien appropriée aux choses qu'elle n'exprimait pas moins que les vers toutes les affections de ceux qui les récitaient, témoin la tristesse, les regrets, le désespoir d'Aristée.

« Vénus est descendue du ciel en compagnie des Grâces et de Cupidon. Le petit dieu malin se moque d'Aristée et de tous les autres amoureux, qui le font auteur de leurs mésaventures, l'accusant de ce qu'ils doivent attribuer à leurs passions déréglées : ce que l'une des Grâces confirme par un air digne

« du nom qu'elle porte. Aristée, voyant qu'il ne peut fléchir l'Amour, s'adresse à sa mère, et la prie à genoux de lui donner Eurydice pour femme. Le satyre, qui veut toujours être de la partie, prie Vénus de lui ôter la sienne dont il est las. Mais Vénus, se moquant de ce bouquin, vû qu'elle est née pour faire croître le monde, et non pour le dépeupler, promet à Aristée de lui rendre Eurydice favorable ; et, pour y parvenir, lui fait entendre qu'il néglige trop sa personne. A quoi lui s'accordant, elle occupe les Grâces à le friser, poudrer, ajuster à la mode.—La cinquième scène se passa en cet ajustement que firent les Grâces, chantant la différence qui se trouve entre la propreté et la négligence pour laquelle plaidait le satyre, lequel ayant importuné les Grâces de le friser et poudrer aussi, elles lui font mille maux, en peignant rudement ses cheveux mêlés : ce qui les met mal ensemble.

« —La douzième scène du second acte, qui représentait le palais du Soleil, fut remplie des regrets d'Apollon, pour n'être pas descendu assez tôt du ciel au secours d'Eurydice, mêlés à ceux des nymphes de la pauvre défunte, qui pleuraient si amèrement sa perte que leurs larmes furent accompagnées de celles des spectateurs, auxquels cette triste aventure ne semblait plus une fable, et eût été encore plainte davantage, tant était puissante et propre à porter du côté qu'elle voulait les mouvements et inclinations de l'esprit et du corps, la force de cette musique vocale et celle des instruments, qui tiraient l'âme par les oreilles de tous les auditeurs ; tandis que le Soleil, ainsi descendu des cieux dans son char flamboyant, parcourant les signes du zodiaque et venant illuminer les agréables parterres et les allées à perte de vue de son spacieux jardin, excitait un doux murmure d'acclamations dans tout l'amphithéâtre rempli de leurs majestés, des princes, princesses, grands seigneurs et dames cette cour, et des principales personnes des corps et compagnies souveraines de cette ville : nul ne pouvant assez admirer à son gré la belle disposition de tant d'or, d'escarboucles et de brillants dont ce char lumineux était éclairé, l'artifice de la machine qui le faisait descendre du ciel et baisser par ses douze maisons, rendant croyable ce que l'antiquité romaine nous raconte de ce ciel de Marcus

“ Scaurus, dans lequel il voyait lever sur sa
“ tête et coucher sous ses pieds le soleil.

“ — Dans la troisième scène du troisième
“ acte, la terre tremble. Aristée voit l'ombre
“ d'Eurydice qui en sort, tenant un serpent à
“ la main, accompagnée de la fumée et des
“ tourbillons de feu qui environnent les mânes
“ lorsqu'ils se veulent rendre affreux. Cette
“ ombre lui reproche son crime d'avoir voulu
“ l'enlever; duquel spectre il est tellement
“ épouvanté qu'il en devient furieux, et enton-
“ ne une musique pareille.

“ Cette forcenurie emplit la quatrième scè-
“ ne, en laquelle Aristée rencontrant Moins
“ et le satyre qui se divertissent par une
“ chanson de joie (antidote assuré contre les
“ divers événements de la fortune à ceux qui
“ en savent bien user), leur dit et fit tant
“ d'extravagances que sa furie qui les devait
“ attrister, par un effet contraire, leur donna
“ mille pas-é-temps.

“ — En la huitième scène, Pluton reprend
“ le nautonnier Caron qui paraît, son aviron
“ sur l'épaulé, d'avoir passé Orphée, et enjoint
“ de le repasser. Caron dit avoir été charmé
“ par la lyre de ce chanteur, et, priant Pluton
“ de l'entendre, il refuse. Mais le Soupçon
“ et la Jalou-sie pressent tellement Proserpine,
“ que Pluton se rend à ses cajoleries secondées
“ par tout le chœur des lutins.

“ Orphée est donc introduit par Caron, et
“ chante si bien qu'il émeut Pluton à lui rendre
“ son Eurydice, à condition qu'il ne la regarde-
“ ra point qu'elle ne soit hors de l'empire des
“ morts. De quoi Orphée ayant remercié Plu-
“ ton, il s'en retourne avec son Eurydice qui le
“ suit, et Proserpine s'en réjouit de sorte qu'elle
“ ordonne une danse générale de tous les dé-
“ mons. Cette danse fut l'une des choses les
“ plus divertissantes de toute l'action, car ils
“ parurent alors sous la forme de bucentaures,
“ de hiboux, de tortues, d'escargots et de plu-
“ sieurs autres animaux étranges et monstres
“ hideux, dansèrent au son des cornets à bou-
“ quin, avec des pas extravagants et une mu-
“ sique de même.

“ — Dans la douzième scène, Orphée s'en-
“ tretint de plusieurs airs lugubres sur sa lyre
“ qu'il toucha si mélodieusement, qu'à son
“ harmonie, jointe à la douceur de sa voix, il
“ fit mouvoir les rochers, danser les arbres et
“ les animaux les plus farouches; de sorte que
“ l'on vit des lions, panthères et autres bêtes

“ furieuses venir sauter sur le théâtre à l'entour
“ de lui.

“ La treizième représentait un autre grand
“ bocage bordé par la mer, par laquelle Vénus
“ arrivant dans une conque marine et trouvant
“ Bacchus qui dansait avec ses bacchantes,
“ ayant chacune des sonnettes aux pieds, un
“ tambour de basque en une main, une bouteil-
“ le dans l'autre, elle lui raconte la mort de son
“ fils Aristée, causée par la rigueur d'Eury-
“ dice, femme d'Orphée. Ce qui le met en
“ telle fureur qu'il envoie ses bacchantes eni-
“ vrées pour le tuer, comme elles firent.

“ En la dernière scène, Jupiter paraît au
“ ciel avec les autres dieux dans un nuage, d'où
“ il décerne l'immortalité à la lyre d'Orphée, et
“ lui assigne une place entre les étoiles du firma-
“ ment. Sur quoi les acteurs firent, retentir le
“ théâtre d'un hymne mélodieux, dont le sens
“ était que la vertu parfaite se doit entièrement
“ détacher de la terre et n'attendre sa recom-
“ pense que du ciel.

“ Voilà le fidèle rapport de ce qui s'est pas-
“ sé en cette action; mais le principal y man-
“ que, qui est de voir ce sujet animé par l'or-
“ gane de ses acteurs, et par leurs gestes qui
“ l'exprimaient si parfaitement, qu'ils se pou-
“ vaient faire entendre de ceux qui n'avaient
“ aucune connaissance de leur langue. Le roi
“ y rapporta aussi tant d'attention, qu'encore
“ que S. M. l'eût déjà vue deux fois, elle y
“ voulut encore assister cette troisième, n'ayant
“ donné aucun témoignage de s'y ennuyer...
“ Mais ce qui rend cette pièce encore plus
“ considérable, et l'a fait approuver par les
“ plus rudes censeurs de la comédie, c'est que
“ la vertu l'emporte toujours au dessus du vice,
“ nonobstant les traverses qui s'y opposent.
“ Orphée et Eurydice n'ayant pas seulement
“ été constants en leurs chastes amours, malgré
“ les efforts de Vénus et de Bacchus, les deux
“ plus puissants auteurs de débauches; mais
“ l'Amour même ayant résisté à sa mère pour
“ ne les vouloir pas induire à fausser la fidélité
“ conjugale. Aussi ne fallait-il pas attendre
“ autre chose que des moralités honnêtes et
“ instructives au bien, d'une action honorée de
“ la présence d'une si sage et si pieuse reine
“ qu'est la nôtre.”

Il paraît que le gazetier Renaudot et la reine
pieuse auraient permis qu'on leur montrât les
plus étranges choses, pourvu que la vertu finît
par triompher à la dernière scène du drame.

Douze décorations, combinées avec artifice, frappèrent d'admiration les spectateurs assez heureux pour être admis aux représentations d'*Orfeo*. Les changements se faisaient à vue, et le machiniste fit arriver sur la scène une ville forte assiégée et défendue; un temple entouré d'arbres, la salle du festin donné pour les noces d'Orphée, un intérieur de palais, le temple de Vénus, une forêt, le palais du Soleil, un désert affreux, l'Élysée, les Champs-Élysées, un bocage sur le bord de la mer, enfin l'Olympe et le firmament. On ne ferait pas mieux aujourd'hui.

(A continuer.)

En conséquence d'un accident qui nous a privé des services de notre compositeur de musique, pendant plusieurs jours, nous sommes forcés de remettre à Jeudi prochain la publication de la partie musicale de notre feuille. Nous donnerons alors douze pages. Notre imprimeur de musique étant le seul compositeur en ce genre à Québec, il nous a été impossible de le faire remplacer à la casse. Cette raison est, nous l'espérons, une excuse suffisante que nos abonnés voudront bien agréer.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LE MENEZTREL paraît tous les Jedis. Il se compose de vingt pages, grand octavo, dont seize sont exclusivement consacrées à la partie Littéraire, et les quatre dernières à la Musique. L'année sera divisée en trois volumes, dont deux de Littérature, de 416 pages chaque; et un de Musique, de 208 pages.

Les conditions sont, outre les frais de poste, de TROIS PIASTRES par année, payable par semestre et d'avance. Cette dernière condition est de rigueur. On ne peut souscrire pour moins d'une année.

Toutes communications doivent être adressées, franchises de port, à PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires. Bureau, à l'encoignure des Rues du Parloir et des Jardins, vis-à-vis la Chapelle des Dames Ursulines, Haute-Ville.

Les Messieurs suivants qui ont bien voulu se charger de l'Agence du Ménéstrel, sont autorisés à recevoir les noms des souscripteurs, à percevoir le montant de l'abonnement, et à en donner des reçus en conséquence

M. M.	G. N. Gosselin,	- - - - -	Au Bureau de l'Aurore, Montréal.
	J. Bte. Saint-Denis,	- - - - -	Saint-Hyacinthe.
	Louis Berlinguet,	- - - - -	Boucherville.
	H. Garneau,	- - - - -	Rivière du Loup (en haut).
	Antoine Bureau,	- - - - -	Trois-Rivières.
	Louis Balté,	- - - - -	Deschambault.
	Wolfred Launière,	- - - - -	Saint-Michel.
	George Tanguay,	- - - - -	Saint-Gervais.
	George Couillard, E. D.	- - - - -	Saint-Thomas.
	T. Chapais, N. P.	- - - - -	Rivière-Ouelle.
	Horace Pinet, N. P.	- - - - -	Kamouraska.
	Cléophe Cimon, N. P.	- - - - -	Malbaie.
	Arthur Chamberland, N. P.	- - - - -	Rivière du Loup (en bas).
	J. B. Beaulieu, N. P.	- - - - -	Kakouna.

PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPEAU et Cie., Bureau de l'Artisan et du Ménéstrel.